



Chapitre d'actes

2005

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

La création littéraire du XIIe siècle vis-à-vis de la tradition: fidélités et ruptures

Tilliette, Jean-Yves

How to cite

TILLIETTE, Jean-Yves. La création littéraire du XIIe siècle vis-à-vis de la tradition: fidélités et ruptures. In: Tradition, Innovation, Invention. Schmidt, H.J. (Ed.). Fribourg. Berlin - New York : De Gruyter, 2005. (Spicilegium Friburgense)

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:85496>

La création littéraire du XII^e siècle vis-à-vis de la tradition : fidélités et ruptures

Au début du poème qu'il intitule en termes énigmatiques *Entheticus de dogmate philosophorum*, Jean de Salisbury évoque d'une plume acerbe les attitudes intellectuelles de la nouvelle génération. " Si, écrit-il, tu tiens un discours autre que celui qui plaît aux jeunes gens, la foule jacassière te crachera au visage. Si tu as du goût pour les *auctores* [nous dirions " les classiques "], si tu te reportes aux écrits des anciens pour établir ce que tu cherches à démontrer, de partout l'on s'exclamera : 'Que veut cette vieille bourrique ? Pourquoi nous rebat-elle les oreilles des dits et des faits des anciens ? C'est de nous-mêmes que nous tirons notre sagesse – ou : notre goût [*A nobis sapimus* : le verbe *sapere* s'apparente étymologiquement à *sapientia* et à *sapor*]' ".¹ Cette ironique diatribe semble annoncer de loin l'apologue, prêté à Ésope par Jonathan Swift dans sa *Bataille des livres*, de l'abeille et de l'araignée : la première fait son miel de la diversité des fleurs butinées au hasard des prairies – ce que Jean de Salisbury appelle *recensere veterum scripta* – la seconde, orgueilleuse, extrait de ses propres entrailles l'élégance géométrique de sa toile...²

Que Jean de Salisbury et Swift aient pris résolument le parti des abeilles nous importe pour le moment assez peu : on aurait pu trouver en faveur des araignées des champions aussi valeureux – par exemple Stendhal, qui déplore que le génie littéraire de l'Italie, victime de la quête humaniste des manuscrits d'œuvres anciennes, ait été

¹ *Sic nisi complacito pueris sermone loquaris,
Conspuet in faciem turba garrula tuam.
Si sapis auctores, veterum si scripta recensens,
Ut statuas si quis forte probare velis,
Undique clamabunt : "Vetus hic quo tendit asellus ?
Cur veterum nobis dicta vel acta refert ?
A nobis sapimus..."*

(Johannes Saresberiensis, *Entheticus Maior*, v. 39-45, éd. van Laarhoven, Jan [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters], Leiden - New York - Kobenhavn - Köln 1987, p. 107).

² Récit complet et véridique de la bataille livrée vendredi dernier entre les livres anciens et les livres modernes dans la Bibliothèque Saint-James, in : Swift, Jonathan, *Oeuvres* (trad. fr.) (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1965, p. 544-549. Cf. l'admirable commentaire de cette apologue donné par Marc Fumaroli dans sa préface à *La Querelle des Anciens et des Modernes. XVII^e - XVIII^e siècles*, éd. Lecoq, Anne-Marie, Paris 2001, p. 7-218. On notera que la fiction élaborée par Swift reprend, *mutatis mutandis*, l'argument du dit en octosyllabes 'La Bataille des sept arts' composé vers 1240 par le trouvère parisien Henri d'Andeli.

"empoisonné par les pédants grecs".³ Ce que je veux suggérer, c'est que la récurrente "querelle des Anciens et des Modernes" apparaît à première vue comme l'un des invariants de notre tradition culturelle. C'est bien ainsi que l'entend Curtius qui, dans le chapitre que son grand livre dédiée au classicisme, la définit comme "un phénomène constant de l'histoire et de la sociologie littéraires", de l'époque hellénistique jusqu'à l'explosion romantique.⁴ *Nihil novi sub sole*. Constater, dans le cadre d'une rencontre sur l'idée de progrès, une telle permanence et une telle fixité dans les positions antagonistes, est, on l'avouera, bien décevant. La pertinence même du propos que j'ai choisi de tenir dans un tel cadre peut être mise en cause : qui oserait en effet, à part quelques illuminés trop sûrs de leur génie, parler de "progrès" en littérature ? A quoi se mesure-t-il ? Comment le quantifier ? La valorisation des avant-gardes, la politique de la table rase volontiers pratiquée par les mouvements littéraires et artistiques du XX^e siècle peuvent sans doute expliquer, au moins en partie, les mécanismes de la création au cours de l'ère romantique à laquelle nous continuons d'appartenir. Une telle problématique est-elle adaptée à l'analyse des rapports que les écrivains médiévaux conçoivent entre leur œuvre et le temps ? Il est permis d'en douter.

Car la littérature latine du moyen âge, dont il sera surtout question ici, se caractérise d'abord par son statut d'héritière. Ne serait-ce que pour une évidente raison pratique : la langue dans laquelle elle s'exprime a tôt cessé d'être langue maternelle, si elle l'a jamais été. Certes, elle continue à vivre : on en voudra pour essentiel témoignage sa remarquable inventivité dans le domaine du lexique, avec la latinisation de termes grecs ou vulgaires et surtout la vigueur de la création néologique par composition ou dérivation.⁵ Elle est en revanche beaucoup plus timide (je parle ici bien sûr des écrits à prétention littéraire, non de la production documentaire courante) dans le domaine

³ "Histoire de la poésie", in : Qu'est-ce que le romantisme ? (Milan 1818).

⁴ Curtius, Ernst Robert, *La Littérature européenne et le moyen âge latin* (trad. fr.), Paris 1986², t. 1, p. 395-401. Ce point de vue a-historique est fort justement nuancé par Hans Robert Jauss, *La "modernité" dans la tradition littéraire et la conscience d'aujourd'hui*, in : *Pour une esthétique de la réception* (trad. fr.), Paris 1978, p. 158-209. Sur les aspects revêtus par ladite "querelle" dans la culture médiévale, voir les articles recueillis par Albert Zimmermann in : *Antiqui und Moderni. Traditionsbewußtsein und Fortschrittsbewußtsein im späten Mittelalter* (Miscellanea Medievalia 9) Berlin - New York 1974, et Gössmann, Elisabeth, *Antiqui und Moderni im Mittelalter. Eine geschichtliche Standortbestimmung* (Veröffentlichungen des Grabmann-Institutes 23), München - Paderborn - Wien 1974.

⁵ Cf. Stotz, Peter, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 2. Bd : *Bedeutungswandel und Wortbildung* (Handbuch der Altertumswissenschaft II.5.2), München 2000, p. 231-482.

de l'innovation syntaxique et tend même, par hypercorrection, à s'imposer une norme plus rigoureuse encore que celle appliquée par les anciens. Ainsi, au début du livre 4 de son *ars versificatoria* composée vers 1175 – un ouvrage qui passe pourtant pour un manifeste de la modernité -, le grammairien Matthieu de Vendôme met-il en garde l'apprenti poète contre plusieurs défauts à éviter et proscrit-il de la sorte aux *moderni* (le mot revient cinq fois dans le contexte) certaines licences que s'autorisaient pourtant les grands auteurs classiques, comme l'allongement de syllabes brèves, l'accord *ad sensum* pratiqué par Stace lorsque, au vers 4,63 de sa *Thébaïde*, il rapproche le nom féminin singulier *manus*, " la troupe ", du participe *secuti* au masculin pluriel, ou encore la construction improprement transitive de verbes comme *ardere* dont Virgile fournit un célèbre exemple au premier vers de la deuxième bucolique.⁶ On pourrait fournir encore bien d'autres exemples de ce purisme par surenchère, notamment dans le domaine de la versification⁷. Il s'explique aisément par le fait que la connaissance du latin résulte d'un apprentissage scolaire et que sa pratique est gouvernée par l'application des règles énoncées par Donat, première lecture, après le psautier, des jeunes élèves.

Un tel conservatisme est en deuxième lieu motivé par un principe esthétique, celui de l'*imitatio*. On préfère le terme latin à sa traduction française, chargée de connotations péjoratives. Car ce n'est pas de plagiat qu'il s'agit ici, mais de l'idée selon laquelle toute beauté littéraire se mesure à l'aune de la confrontation, à la fois révérencieuse et agonistique, avec un modèle. Que ce point de vue rétrospectif ait longtemps défini les objectifs du travail d'écriture, il suffit de lire les préfaces aux tragédies de Racine pour s'en persuader. Mais il orientait déjà l'entreprise des auteurs de l'antiquité : que l'on songe seulement aux rapports entre Térence et Ménandre, Horace et Pindare, Virgile et Théocrite ou Homère.⁸ Dans le même esprit, les rédacteurs d'épopées bibliques des IV^e, V^e et VI^e siècles, transposent en hexamètres le texte du livre sacré, avouant en termes explicites leur intention d'améliorer Virgile (*Virgilium mutare in*

⁶ *Figurative etiam constructiones a modernorum exercitio debent relegari, licet ab auctoribus inducantur, ut (...) Statius : Hec manus Adrastum numero ter mille secuti (...). Debent etiam evitari improprie verborum positiones, ut apud Virgilium in Bucolicis : Ardebat Alexim...* (Matheus Vindocinensis, *Ars versificatoria* 4, 7-8, éd. Munari, Franco [Storia e letteratura. Raccolta di studi e testi 171], Roma 1988, p. 196).

⁷ Par exemple, le refus très systématique de l'éliision et de l'hiatus (Norberg, Dag, Introduction à l'étude de la versification latine médiévale [Acta Universitatis Stockholmensis 5], Stockholm 1958, p. 32-33).

⁸ Cf. Thill, Andrée, *Alter ab illo*. Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne, Paris 1979.

melius). Les écrivains du moyen âge leur emboîteront le pas : qu'elles chantent les mystères sacrés, les vertus de saint Martin ou la gloire de Guillaume le Conquérant, les épopées médiolatines empruntent d'innombrables formules, clausules et images à la *koïnè* poétique constituée par la tradition. L'exemple le plus troublant à mes yeux en est peut-être représenté par les dix *Bucoliques* de l'obscur Metellus de Tegernsee (milieu du XII^e siècle), qui reprennent chacune les personnages, la structure, dialoguée ou monologuée, et souvent l'incipit de l'églogue correspondante de Virgile, mais pour célébrer les miracles de saint Quirin, patron du monastère.⁹ On peut comprendre que la composition en vers métriques, fondée comme elle l'est sur un principe phonétique, l'alternance des syllabes brèves et longues, qui ne correspond plus à aucune réalité acoustique au moyen âge, ait éprouvé la nécessité de recourir à des tournures et expressions d'emprunt. Guibert de Nogent relate avoir été exercé, dans ses jeunes années, à la rédaction de lettres héroïdes à la manière d'Ovide.¹⁰ Mais la même démarche caractérise également d'autres genres et d'autres formes : les lettres de Gerbert s'emploient à reproduire la phraséologie de Symmaque, la moniale Rosvitha de Gandersheim imagine au bénéfice de ses consœurs des comédies dans le goût de Térence, l'historien de Guillaume le Conquérant, Guillaume de Poitiers, mime le style de César et de Salluste...¹¹ Dans ces essais parfois fort réussis, on ne verra pas la marque de l'impuissance créatrice – bien plutôt la fascination exercée par la magie d'une forme sublime, que l'on s'échine à égaler.

Car aux contraintes linguistique et esthétique qui viennent d'être évoquées s'en ajoute une troisième, de nature idéologique : c'est le poids de l'*auctoritas* – une notion d'ailleurs qui déborde largement les limites du seul champ littéraire.¹² Le seul moyen de fonder en raison une thèse ou une opinion, suggère Jean de Salisbury dans les vers cités en tête de cet article, c'est de l'appuyer sur les *acta et dicta veterum*. Le même auteur, comme beaucoup d'autres, proclame son désir de mettre ses pas dans

⁹ Jacobsen, Peter Christian, *Die Quirinalien des Metellus von Tegernsee. Untersuchungen zur Dichtkunst und kritische Textausgabe* (Mittelalters Studien und Texte 1), Leiden - Köln 1965.

¹⁰ Guibert de Nogent, *Autobiographie* 1, 17, éd. Labande, Edmond-René (Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge 34), Paris 1981, p. 134.

¹¹ Voir l'article *Auteurs classiques : imitation, rivalité, pastiches*, que nous avons rédigé pour le *Dictionnaire du Moyen âge*, à paraître aux Presses Universitaires de France.

¹² Cf. Guenée, Bernard, "Authentique et approuvé". *Recherches sur les principes de la critique historique au moyen âge*, in : *La lexicographie du latin médiéval et ses rapports avec les recherches actuelles sur la civilisation du moyen âge*, Paris 1981, p. 218-227.

l'empreinte, les *vestigia*, de ceux des sages d'autrefois, comme si, par une curieuse inversion du cours du temps, c'étaient les hommes du passé qui frayaient la voie du futur. Ce genre d'attitude paraît procéder d'une conception du sens de l'histoire vécue comme étiolement, décadence. Elle trouve sa représentation adéquate dans la fameuse image, attribuée à Bernard de Chartres, des nains et des géants.¹³ On notera au passage qu'elle n'est pas reçue comme une métaphore, mais comme une donnée anthropologique : dès les premières lignes du traité qu'il consacre au divertissement et à l'édification des gens de cour, Gautier Map souligne à quel point l'espèce humaine " est déchuë de sa beauté, de sa force et de sa vertu primitives ", rappelant qu' " Adam fut créé géant par la taille et par la vigueur ".¹⁴ Et le squelette du roi Arthur exhumé par les moines de Glastonbury était, selon Giraud de Barri, témoin de son invention, celui d'un homme à la stature colossale.¹⁵ Quelles peuvent donc être, s'il se borne à s'identifier à la *recensio scriptorum veterum*, la fonction et même l'utilité du travail littéraire ? A cette question, la réponse des auteurs est unanime et sans équivoque. L'oubli est la pire malédiction qui puisse frapper les sociétés humaines, qu'il ramènerait à la sauvagerie. Il s'agit de maintenir et de sauvegarder une mémoire précieuse. Témoins, pour citer encore Jean de Salisbury, la splendide préface du *Policraticus*¹⁶, mais aussi bien celles des *Lais* de Marie de France¹⁷, du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure¹⁸ ou du *Roman de Rou* de Wace :

Si escripture ne fut faite

¹³ *Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantum umeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora videre, non utique proprii visus acumine, aut eminentia corporis, sed quia in altum subvehimur et extollimur magnitudine gigantea* (Johannes Saresberiensis, *Metalogicon* 3, 4, éd. Hall, J.B., et Keats-Rohan, K.S.B. [CCCM 98], Turnhout 1991, p. 116).

¹⁴ *A pristina forma, viribus et virtute facti sumus degeneres (...). Creatus est Adam statura gigas et robore* (Walter Map, *De nugis curialium* 1, 1, éd. James, M.R., Brooke, C.N.L., et Mynors, R.A.B. [Oxford Medieval Texts], Oxford 1983, p. 4).

¹⁵ *Liber de principis instructione* 1, 20, in : Giraldi Cambrensis Opera, vol. VIII, éd. Warner, G.F. (RSBrit 21), Londres 1891, p. 127.

¹⁶ *Nam et artes perierant, euanuerant iura fidei et totius religionis officia quaeque corruerant(...), nisi in remedium infirmitatis humanae litterarum usus mortalibus diuina miseratio procurasset* (éd. Keats-Rohan, K.S.B. [CCCM 118], Turnhout 1993, p. 21). Tout le texte serait à citer...

¹⁷ Ne dutai pas, bien le saveie, / Ke pur remembrance les firent / Des aventures k'il oïrent / Cil ki primes les comencierent / E ki avant les enveierent. / Plusurs en ai oï conter, / Nes voil laisser ne oblier (v. 34-40, éd. Rychner, Jean [CFMA], Paris 1978, p. 2).

¹⁸ Les philosophes, les traitiez, / Dont toz li monz est enseignez / Se fussent teü, veirement / Li siecles vesquist folement : / Come bestes eüssons vie... (v. 9-13, éd. Baumgartner, Emmanuèle, et Vielliard, Françoise [Lettres gothiques], Paris 1998, p. 40).

et puis par clers litte et retraite¹⁹

mult fussent choses ubliees

ki de viez tens sunt trespassees.²⁰

Mais suivre à rebours le fil du temps pour en détecter les vestiges, c'est aussi mesurer l'incessante mutabilité des êtres et des mots – un mouvement dans lequel on est soi-même pris. Et à cet égard, le XII^e siècle, plus sans doute que ses devanciers, se perçoit clairement lui-même comme une période d'innovation. " Voici que tout se faisait neuf, la grammaire était rénovée, la dialectique modifiée, la rhétorique méprisée ", lit-on au troisième chapitre du *Metalogicon*.²¹ On a tort, sans doute, d'extraire cette citation fameuse du contexte polémique dans lequel elle apparaît. Il reste que les trois sciences du langage sont désormais le lieu de profondes mutations, que se font jour de nouvelles façons de penser – et c'est la *logica modernorum* -, de nouvelles façons de lire – et c'est la transformation, à laquelle je reviendrai, des principes qui gouvernent l'exercice grammatical du commentaire de texte, la *lectio* – et de nouvelles façons d'écrire. Sur ce dernier point, les maîtres, venus au terme de la période considérée, inscrivent dans le titre même de leurs œuvres la trace de la mutation dont ils enregistrent les effets : peu après 1200, Geoffroy de Vinsauf substitue avec succès à la *Poetria vetus* d'Horace sa *Poetria nova* ; quelques décennies plus tard, le notaire italien Boncompagno da Signa conçoit en termes franchement agressifs, dans la *Rhetorica novissima*, le projet de démoder la doctrine cicéronienne.

Un bon indice de l'évolution accélérée du goût est fourni par celle du canon des auteurs scolaires. A l'époque carolingienne, les modèles recommandables sont avant tout les Pères de l'Église et les poètes bibliques de l'Antiquité tardive.²² Vers 1140, l'écolâtre clunisien Conrad de Hirsau, de tempérament plutôt conservateur, préconise

¹⁹ C'est très exactement l'exercice de la réécriture, en latin *retractatio*, ci-dessus décrit, qui est désigné par ce mot.

²⁰ Éd. Holden, A.J.[SATF], vol. I, 3^e partie, v. 7-10, Paris 1970, p. 161.

²¹ *Ecce nova fiebant omnia, innouabatur grammatica, dialectica immutabatur, contemnebatur rhetorica* (éd. Hall - Keats-Rohan [note 13], p. 17). Cf., dans le présent volume, la communication du prof. Luscombe.

l'étude de 21 *auctores*, païens et chrétiens confondus, mais dont le plus récent est Boèce.²³ Trois quarts de siècle plus tard, le poéticien Évrard l'Allemand, dans son *Laborintus*, suggère à son élève la lecture de 40 textes poétiques, dont 16, soit 40%, appartiennent à l'actualité littéraire récente (la *Cosmographia* de Bernard Silvestre, le *Tobias* de Matthieu de Vendôme, l'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, ...), voir quasi-contemporaine (le *Solimarius* de Gunther de Pairis et la *Poetria nova*).²⁴ On le voit, il s'agit d'un processus cumulatif plutôt que cyclique. Il n'est pas question de rejeter les anciens, mais plutôt de les enrichir, de les compléter. C'est à la lumière de tels faits qu'il faut réexaminer l'image des nains et des géants : loin de se réduire à l'interprétation pessimiste précédemment évoquée, elle souligne que les modernes, juchés sur les épaules de leurs glorieux prédécesseurs, peuvent fouiller du regard un horizon jusqu'alors inexploré. *Quanto juniores, tanto perspicaciores...*

Cette progression verticale, si j'ose dire, s'accompagne d'un déplacement horizontal, géographique. Je fais ici allusion au fameux thème de la *translatio*. Selon lui, le pouvoir (*translatio imperii*) tout autant que le savoir (*translatio studii*) ont au fil des siècles glissé d'Orient en Occident, en passant par la Grèce et Rome. Il vaudrait la peine d'étudier avec précision l'articulation mutuelle entre les deux aspects du thème, la succession des empires décrite par Otton de Freising et le flux culturel évoqué par Chrétien de Troyes, et le lien entre politique et sagesse que leur entrecroisement suggère. Ce concept de *translatio* n'est-il pas la façon qu'a l'époque de penser le devenir historique en termes quasi-hégéliens d'*Aufhebung*, d'intégration – dépassement ? Le prologue du *Cliges* auquel je viens de faire allusion est en tous cas parfaitement clair à cet égard : il faut que la Grèce et que Rome aient à jamais péri pour que ce qu'il nomme "France" prenne leur relais et ranime la "vive braise" éteinte en ses anciens foyers.²⁵

²² Cf. Glauche, Günther, *Schullektüre im Mittelalter. Entstehung und Wandlungen des Lektürekansons bis 1200 nach den Quellen dargestellt* (Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung 5), München 1970, p. 10-61.

²³ *Dialogus super auctores*, éd. Huygens, R.B.C., Leiden 1970, p. 79-122.

²⁴ Éd. Faral, Edmond, in : *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge*, Paris 1971², p. 358-361.

²⁵ Ce nos ont nostre livre apris / Que Grece ot de chevalerie / Le premier los et de clergie, / Puis vint chevalerie a Rome / Et de la clegie la somme, / Qui or est en France venue / (...) Dex l' [sc. la gloire] avoit as altres prestee, / Que des Grezois ne des Romains / Ne dit en mais ne plus ne mains, / D'eus est

Il n'est donc plus question pour les écrivains de gérer vaille que vaille un précieux héritage, mais de créer en y puisant de nouvelles richesses. Cet enthousiasme conquérant adopte volontiers les accents de la polémique, surtout dans le dernier quart du siècle. Si Jean de Salisbury considère encore avec une suspicion hautaine les modernes de son époque, les meilleurs représentants de la génération de 1180 proclament haut et fort qu'ils n'ont pas à s'excuser d'être jeunes. Dans la préface à son *Alexandréide*, Gautier de Châtillon admet son infériorité vis-à-vis de Virgile et d'Homère, mais sur un ton qui laisse entendre qu'il n'en pense absolument rien, et pour ajouter que du moins il affronte une entreprise vierge de tout précédent, puisque l'histoire d'Alexandre n'a jamais été écrite en vers.²⁶ Son contemporain Joseph d'Exeter, auteur de l'autre grande épopée à sujet antique du XII^e siècle, une *Iliade*, s'exclame, plus brutal :

" Si, à nos contemporains, rien de neuf ne semble être doux,
rien ne paraît utile de ce qu'enfantent les vertes années,
si l'on se borne à faire mémoire de l'âge d'or de Saturne
et que nulle faveur ne va aux talents du novice,
aie quand même l'audace, ô jeunesse, de la difficulté !

Ils sont chenus par le menton ; nous, soyons-le par le mental..."²⁷

Quant à Gautier Map, il conclut la lettre qu'il a placée sous l'autorité contrebandière de Valère-Maxime et qui, de ce fait, a rencontré un grand succès, en ces termes : "Mon seul délit, c'est d'être en vie (...). Lorsque mon corps aura pourri, alors seulement cette œuvre deviendra savoureuse ; ses défauts seront tous excusés par mon décès et, dans le lointain avenir, mon antiquité fera de moi une autorité, car, aujourd'hui comme hier, on juge le vieux cuivre supérieur à l'or neuf (...). Chaque siècle a en horreur sa propre modernité [on rencontre ici le premier emploi non

la parole remese / Et esteinte la vive brese (Chrétien de Troyes, *Cliges*, v. 30-35 et 40-44, éd. Méla, Charles, et Collet, Olivier [Lettres gothiques], Paris 1994, p. 44-46).

²⁶ Galteri de Castellione Alexandreis, éd. Colker, Marvin (*Thesaurus Mundi* 17), Padova 1978, p. 3-5.

²⁷ *Si nostris nil dulce novum, nil utile visum
Quod teneri pariunt anni, si saecula tantum
Aurea Saturni memorant et nulla recentis
Gracia virtus, aude tamen ardua, pubes !
Mento canescant alii, nos mente...*

(Joseph Iscanus, *Daretis Frigii Ylias* 1, 15-19, éd. Gompf, Ludwig [Mittellateinische Studien und Texte 4], Leiden - Köln 1970, p. 77).

péjoratif du terme *modernitas*, alors vieux d'un peu plus d'un siècle²⁸] et tous les âges, depuis l'origine, ont préféré celui qui les avait précédés".²⁹ Redoutable critique, par antiphrase, du principe même de *l'auctoritas* : si l'aloï d'un écrit n'est fonction que du temps qui s'écoule, alors ils s'équivalent tous. Ainsi, avec une lucidité tranchante, Map annonce-t-il déjà la proposition stendhalienne selon laquelle la modernité d'aujourd'hui est le classicisme de demain.

Portées par ces jugements optimistes et sûrs d'eux-mêmes, quelles sont les innovations littéraires du XII^e siècle, âge d'or incontesté de la littérature médiolatine ? Il serait bien trop long d'en établir l'inventaire exhaustif, et je renvoie pour cela à la remarquable synthèse de Pascale Bourgain sur " le tournant littéraire du milieu du XII^e siècle "³⁰. De son propos circonstancié, je retiens deux traits dominants.

1. Le premier est l'emprise sur l'écriture de la rhétorique. Ce n'est certes pas que l'on ignorait auparavant les préceptes de cette science et que l'on négligeait de les appliquer. Mais ils sont désormais raisonnés et systématisés. Par l'effet de ce que j'appelle ailleurs un "bricolage inventif", les règles de l'éloquence cicéronienne sont adaptées avec une rigueur toute formaliste à des genres pour lesquels elles n'étaient pas conçues, la lettre officielle ou amicale, à travers *l'ars dictaminis*, ou, de façon plus inattendue, les énoncés poétiques tels que les décrivent les *poetriae* qui fleurissent en nombre à partir de la fin du siècle. Comme l'ont montré les historiens de la littérature, la poétique du temps est celle de la surcharge ornementale, de la saturation du discours par les figures. Si les compositions les plus réussies de l'âge carolingien sont, du point de vue stylistique, parfaitement équivalentes à celles de

²⁸ Sur l'histoire du mot *modernus*, d'abord utilisé dans des acceptions purement techniques, pour se charger ensuite, à partir de la Querelle des investitures, de connotations franchement dépréciatives, voir Chenu, Marie-Dominique, *Antiqui, Moderni*, in : *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 17, 1928, p. 82-94; Freund, Walter, *Modernus und andere Zeitbegriffe des Mittelalters* (Neue Münstersche Beiträge zur Geschichtsforschung 4), Köln - Graz 1957; Hartmann, Wilfried, "Modernus" und "Antiquus" : zur Verbreitung und Bedeutung dieser Bezeichnungen in der wissenschaftlichen Literatur vom 9. bis zum 12. Jahrhundert, in : *Antiqui und Moderni*, éd. Zimmermann (note 4), p. 21-39.

²⁹ *Hoc solum deliqui, quod vivo (...). Cum enim putuerim, tum primo [epistula] sal accipiet totusque sibi supplebitur decessu meo defectus et in remotissima posteritate michi faciet auctoritatem antiquitas, quia tunc ut nunc vetustum cuprum preferetur auro novello (...). Omnibus seculis sua displicuit modernitas et quevis etas a prima preteritam sibi pretulit* (De nugis curialium 4, 5, éd. James et alii [note 14], p. 312).

³⁰ In : Gasparri, Françoise (éd.) *Le XII^e siècle. Mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII^e siècle* (Cahiers du Léopard d'Or 3), Paris 1994, p. 303-323.

l'Antiquité tardive, les poèmes en vers métriques écrits après 1120 rendent un son tout différent. On pourrait en fournir maint exemple. Je me bornerai à en citer deux, extraits l'un et l'autre de poèmes qui traitent le thème classique par excellence, la guerre de Troie (mais la façon dont Pierre Riga, dans son épopée biblique intitulée *Aurora*, réécrit le texte sacré n'est en rien différente). Voici donc comment le chanoine parisien Simon Chèvre d'Or, dans sa transposition en distiques de l'*excidium Troiae*, glose le qualificatif traditionnel d'Énée, l'épithète *pius* :

" Tu souhaites connaître son cœur ? il est sage. Sa parole ? éloquente.

Son apparence ? belle. Son lignage ? sublime.

Tout cela, et le reste, il le tire, en petit-fils de Zeus et de Priam,

du sang des rois comme de celui des dieux.

Si tu approuves les prouesses, il est preux, guerrier éprouvé ;

la piété : il arracha, d'une main pieuse, les dieux à l'incendie ".

Et le poète de conclure, en toute modestie, ce beau développement par les mots :
 " Virgile n'ayant pas pu embrasser dans ses vers l'immense étendue de sa gloire, Simon lui-même ne le peut pas non plus... "³¹ Joseph d'Exeter, quant à lui, déclare tirer la matière de son *Iliade* non du récit enjolivé qu'en font les poètes Virgile et Homère, mais du seul témoignage digne de foi, l'aride compte rendu journalistique de Darès le Phrygien. Mais il le fait dans une langue à la syntaxe torturée, constellée d'images bizarres. Ainsi, pour dire qu'Hélène tient la blancheur éclatante de sa carnation du cygne adultère qui séduisit sa mère Lédà, il n'hésite pas à écrire : " Par tous ses membres soufflent les mensonges laiteux du cygne maternel... ".³² Il y a,

³¹ *Si pectus queris, sapiens, si verba, disertus,
 Si formam, pulcher, si genus, altus erat.
 Ipse Iovis Priamique nepos cum sanguine regum
 Vel superum pariter cetera queque trahit.
 Si proba gesta probas, probus est in Marte probatus,
 Si pia facta, pie traxit ab igne deos (...).
 Ipsius immensas complecti carmine laudes
 Nec Maro prevaluit nec Symon ipse potest*

(Simon Chèvre d'Or, [Poème sur la guerre de Troie], v. 423-428 et 435-436, éd. Boutemy, André, in : *Scriptorium*, 1, 1946-47, p. 276).

³² ... *totosque per artus*

Lactea materni spirant mendavia cigni
 (Ylias 4, 175-176, éd. Gompf [note 27], p. 146).

Sur le style de Joseph, voir notamment Sedgwick, Walter Bradbury, *The Bellum Troianum of Joseph of Exeter*, in : *Speculum*, 5, 1930, p. 49-76.

dans cet exemple extrême, mais de ce fait révélateur, une singulière discordance entre le parti pris de véracité et l'étrangeté, à la limite du charabia, de l'expression. On notera au passage que, par une ruse rhétorique inverse, Geoffroy de Monmouth, capable d'écrire des vers aussi compliqués que ceux de Joseph (voir sa *Vita Merlini*), traduit dans le style sec de Darès les inventions fabuleuses de son *Histoire des rois de Bretagne*.

Les deux brèves citations qui viennent d'être faites illustrent assez exactement les deux figures que, contre la tradition rhétorique antécédente, valorisent les " nouveaux arts poétiques ", à savoir, au niveau phonétique, la paronomase, ou *annominatio*, qui fait jaillir le sens du choc sonore des vocables, et la métaphore, *translatio* – revoici notre terme-clé ! -, qui fait voyager les mots au plus loin de leurs significations coutumières. On aura à revenir sur le sens de ces préférences.³³

2. La seconde caractéristique novatrice de l'écriture littéraire du XII^e siècle est ce que j'appellerai, faute d'un meilleur terme, le détournement de contexte, pour éviter pastiche ou parodie, trop connotés. Comme on l'a rappelé en commençant, la littérature latine du moyen âge est par nature une littérature au second degré, qui s'écrit en palimpseste sur des textes antérieurs. Mais il me semble que le XII^e siècle fait de l'intertextualité un usage plus rusé, plus pervers, que la période précédente. Pour rester dans le cadre de la référence troyenne, lorsqu'il s'agissait pour eux d'exalter un héros guerrier et fondateur, Charlemagne, Otton ou Guillaume, les panégyristes farcissaient tout naturellement leurs épopées de références à l'*Énéide*. Au début de son *historia*, lorsqu'il s'apprête à retracer la geste de Brutus, père de la race bretonne, qui rejoue à bien des égards celle d'Énée, Geoffroy de Monmouth liquide en trois phrases lapidaires l'intrigue entière du poème virgilien : " Après la guerre de Troie, Énée, fuyant la ville dévastée avec son fils Ascagne, atteint l'Italie par mer. Comme le roi Latinus l'y avait accueilli avec les honneurs, Turnus, rois des Rutules, en prit ombrage et lui livra bataille. Au cours de ce combat, Énée eut le dessus et tua Turnus ".³⁴ Difficile de ne pas voir dans cette réduction drastique une

³³ Nous avons par ailleurs entrepris d'analyser de façon circonstanciée les causes de la valorisation singulière de ces deux figures par les théoriciens médiévaux de la poétique dans notre ouvrage *Des mots à la Parole*. Une lecture de la *Poetria nova* de Geoffroy de Vinsauf, Genève 2000, p. 122-134 et 142-144.

³⁴ *Eneas post Troianum bellum excidium urbis cum Ascanio filio suo diffugiens navigio Italiam adivit. Ibi cum a Latino rege honorifice receptus esset, invidit Turnus rex Rutulorum et cum illo congressus*

intention ironique et l'indice qu'Énée, et la puissance romaine, doivent être dépassés par meilleur et par plus fort qu'eux.³⁵

Or, la prise de distance ironique vis-à-vis des modèles me paraît constituer la caractéristique majeure de seul genre littéraire latin vraiment neuf au XII^e siècle, à savoir la poésie lyrique, en vers rythmés et non plus mesurés, de contenu profane. La référence est là non plus tant au corpus de la littérature antique qu'à la liturgie et peut-être à la poésie des troubadours. Le propos désacralisant de la poésie dite goliardique est bien connu. Il suffit d'évoquer la plus ancienne chanson d'amour du moyen âge, le poème *Iam dulcis amica venito*, qui n'est sans doute, contrairement à l'opinion reçue, guère antérieure au milieu du XI^e siècle³⁶ et joue avec une ambiguïté raffinée sur le double registre de l'érotisme et du mysticisme³⁷. Les jeux de l'équivoque et du double sens, les effets du travestissement burlesque (nouvelle manifestation de transfert sémantique, de *translatio*) s'incarnent notamment dans la strophe *cum auctoritate*, qui pose en conclusion de trois vers grivois ou sarcastiques une grave sentence de Sénèque ou de Caton, la détournant ainsi totalement de son sens premier.³⁸

Cette manipulation joyeuse des codes littéraires se manifeste de façon spécialement visible dans la topique : les lieux communs ne sont pas, contrairement à ce qu'essayait d'établir Curtius, ces êtres de langage immuables, témoins privilégiés de la pérennité de la tradition. Tout au contraire, ils signifient selon l'emploi spécifique que l'on veut bien faire d'eux. Voyons par exemple ce qu'il en est de celui du *locus amoenus*, le lieu de plaisance, si cher au cœur du savant allemand.³⁹ Le paysage

est. Dimicantibus ergo illis prevaluit Eneas perem(it)que Turn(um) (Geoffrey of Monmouth, *Historia regum Britanniae*, 6, éd. Wright, Neil, Cambridge 1985, p. 2).

³⁵ Cf. Tilliette, Jean-Yves, Invention du récit : La "Brutiade" de Geoffroy de Monmouth (*Historia regum Britanniae*, § 6-22), Cahiers de Civilisation Médiévale, 39, 1996, p. 217-233.

³⁶ Selon l'étude, encore inédite, conduite par notre élève, M. Ricardo Bentsik, et présentée par lui dans le cadre d'une conférence à l'Institut d'Histoire de la Réformation de Genève le 12 février 2001. La tradition critique a plutôt tendance à attribuer ce texte au X^e siècle, mais sur des bases fragiles.

³⁷ Cf. Dronke, Peter, The Song of Songs and Medieval Love-Lyric, in : The Bible and Medieval Culture, éd. Lourdaux, W., et Verhelst, D. (Mediaevalia Lovaniensia Series I /Studia VII), Leuven 1979, p. 236-262.

³⁸ Cf. Schmidt, Paul Gerhard, The Quotation in Goliardic Poetry : The Feast of Fools and the Goliardic Strophe *cum auctoritate* in : Latin Poetry and the Classical Tradition. Essays in Medieval and Renaissance Literature, éd. Godman, Peter, et Murray, Oswin, Oxford, 1990, p. 39-55.

³⁹ Curtius, La Littérature européenne (note 4), t. 1, p. 301-326. Sur le caractère fondateur de cette représentation dans le projet intellectuel et moral du savant allemand, voir Jacquemard-de Gerneaux, Christine, Ernst Robert Curtius (1886-1956). Origines et cheminements d'un esprit européen (Contacts - Études et documents 43), Bern - Berlin - Frankfurt /M - New York - Paris - Wien 1998, p. 382-392.

idyllique renvoie d'abord, pour les bucoliques païens, à l'âge d'or et à l'innocence primitive ; très logiquement, les premiers poètes chrétiens en font le cadre du paradis terrestre, du jardin d'Éden⁴⁰ ; puis, les moines des X^e et XI^e siècles (et encore Metellus de Tegernsee) l'identifieront au site où un pieux fondateur a choisi d'implanter leur abbaye⁴¹ ; mais il sera aussi le décor où les goliards installent leurs bergères peu farouches, celui où, si l'on en croit André le Chapelain, le dieu d'Amour a établi sa cour, tandis que les dames vertueuses subissent, quant à elles, les tourments de l'enfer⁴². Selon les temps et les contextes, les intentions de la monotone description varient du tout au tout. Si, comme l'affirme Pierre de Blois, l'autorité a un nez de cire, celui-ci n'aura jamais été tordu avec plus de jubilation que par les écrivains du XII^e siècle.

Il aurait enfin fallu faire droit à une troisième modalité – la plus spectaculaire et la plus lourde de conséquences historiques – de la *translatio*, je veux parler de l'essor formidable des œuvres littéraires en langues vulgaires, qui se définissent d'abord elles-mêmes en terme de traduction. J'y renonce, faute de compétence, et me borne à rappeler que le mot de " roman ", avant de désigner un genre littéraire appelé à un fort bel avenir, renvoie d'abord à une opération linguistique : c'est la transposition dans la langue maternelle, en vue de l'adapter au goût du public féodal, du récit des exploits des grands héros antiques, Alexandre et Énée, Polynice et Achille, ou aussi bien chrétiens, Apollonius de Tyr, Lucinius, disciple des Sept sages de Rome. Dans leur lignée va s'inscrire en littérature une nouvelle mémoire, celle des récits bretons. Comme l'a soigneusement établi Francine Mora-Lebrun⁴³, les mésaventures courtoises et chevaleresques d'Eneas préfigurent et annoncent celles d'Erec et de Lancelot.

Reste pour finir à rendre raison globalement de ces mutations à la fois insidieuses et brutales du langage littéraire, à travers, s'il se peut, le dénominateur commun aux formes diverses et multiples que prend la *translatio*. A titre très conjectural, je suggérerai l'hypothèse suivante : la figuralité du discours et le jeu des déplacements

⁴⁰ Par ex. Avitus Viennensis, *De spiritalis historiae gestis* 1, 191-298.

⁴¹ Cf. Von der Nahmes, D., *Über Ideallandschaft und Klostergründungsorte*, in : *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens und seiner Zweige*, 84, 1973, p. 195-270.

⁴² Andreas Capellanus, *De amore libri tres* 1, 6 D, éd. Trojel, E., København, 1892, p. 88-104.

ironiques – tout comme aussi le bilinguisme – indexent, chacun à sa manière, le fait que les mots de la littérature ne sont plus désormais transparents à eux-mêmes, ne sont plus perçus comme immédiatement adéquats aux choses qu'ils désignent. Les parades de la rhétorique n'ont pas pour fin ultime la pure jouissance écholalique, mais au contraire le besoin ardent de creuser le sens, en cernant, par approximation ou analogie, une réalité qui se dérobe, et dont le détournement parodique souligne le caractère incertain et fugace ; l'accession des parlers vulgaires à la dignité de langues littéraires atteste quant à elle que l'expressivité n'est plus l'apanage d'un idiome unique et univoque. En somme, la littérature du XII^e siècle porte le deuil de la conception réaliste du langage (le mot comme signe de la " chose-en-soi ") activée par la tradition grammaticale d'inspiration isidorienne.

Il me semble que ce phénomène traduit l'influence conjointe de deux pensées, souvent perçues pourtant comme antagonistes. Tout d'abord, la réflexion linguistique promue par la *logica modernorum*, et au premier rang la sémantique abélardienne. Irène Rosier a bien montré que le concept de *translatio* (toujours lui !), tout à fait périphérique dans la *logica vetus* de Boèce, devenait l'instrument central de l'analyse de la signification élaborée par Abélard dans ses commentaires aux *Catégories* et au *Perihermeneias*. *Translatio*, le transfert sémantique (dont la métaphore est une réalisation parmi d'autres), dénote le déplacement de sens induit par le contexte particulier du terme, qui en entraîne un usage impropre, différent de celui défini par son imposition première.⁴⁴ Cela revient à constater que, dans un environnement aussi connoté que celui du langage littéraire, le sens du mot ne peut être celui que lui confère l'usage courant.

Cependant, si les mots des poètes ne disent pas ce qu'ils ont l'air de dire, c'est l'effet non seulement de leur position dans la chaîne syntaxique, mais aussi de leur épaisseur sémantique propre. Celle-ci est mise en évidence par la seconde influence dont je repère la trace, celle de la pensée chartraine. L'authentique coup de force des maîtres de l'école de Chartres a été, selon moi, d'appliquer les principes de la lecture allégorique, jusqu'alors réservée au seul texte inspiré de la Bible, aux grandes œuvres profanes, celles de Virgile, Stace ou Ovide. Ils ont ainsi postulé que, sous la

⁴³ L'"Énéide" médiévale et la naissance du roman, Paris 1994.

⁴⁴ Rosier, Irène, Évolution des notions d'*equivocatio* et *univocatio* au XII^e siècle, in : L'Ambiguïté. Cinq études historiques, éd. Rosier, Irène, Lille 1988, p. 103-166 (111-117).

chatoyance des discours et des récits gît une vérité profonde et cachée, d'ordre moral ou philosophique. Il revient au lecteur de la déchiffrer sous les mots et, par un mouvement symétrique, à l'écrivain de la parer du voile verbal qui en révélera les contours. Tel est bien le propos d'un Alain de Lille, et aussi d'un Chrétien de Troyes ou d'une Marie de France :

" Custume fu as anciens (...)
 Es livres que jadis feseient
 Assez obscurement diseient
 Pur ceux qui a venir esteient
 E ki apprendre les deveient
 K'i peüssent gloser la lettre
 E de leur sen le surplus mettre ".⁴⁵

Ce retour à Chartres nous ramène au vieux maître Bernard, à ses géants et à ses nains. L'image n'a pas à être interprétée en termes de décadence, mais pas non plus en termes de progrès linéaire, au sens que le catéchisme positiviste a donné à ce mot. Malgré Gautier Map, je ne crois pas que les hommes du XII^e siècle se pensent comme les géants de futurs nains. Comme le suggèrent les vers de Marie de France qui viennent d'être cités, la supériorité des modernes sur les anciens n'est pas de savoir *plus* qu'eux, mais de le savoir *mieux*, de comprendre enfin, grâce à la glose, ce que, sans le savoir, ils ont voulu dire. Le rapport entre géants et nains est donc plutôt à entendre, selon moi, en relation avec une histoire césurée par l'événement de la Révélation, comme typologique. Les temps d'après l'Incarnation sont vécus comme la complétion, l'accomplissement des temps passés. Ainsi, au vitrail du transept Sud de Notre-Dame de Chartres, les évangélistes chevauchent les quatre grands prophètes. La sagesse, souligne Chrétien à l'aide d'un verbe que l'on n'a pas suffisamment commenté, n'avait été que *prêtée* (et par qui, sinon par Dieu ?) à la Grèce et à Rome. La voici de retour dans sa vraie demeure, où il convient de la faire resplendir. Un tel point de vue informe en profondeur les conceptions de la beauté littéraire. Munis des nouveaux instruments de la logique et de l'exégèse, les écrivains

⁴⁵ Prologue, v. 9-16, éd. Rychner (note 17), p. 1.

du XII^e siècle cessent enfin d'être fascinés par le mirage d'une restauration. Prendre conscience de l'impropriété du langage à dire le Vrai et le Beau idéal, c'est du même coup mettre à distance les vérités et les beautés périssables et datées des modèles antiques; c'est aussi mettre en branle le processus d'une création tendue vers cet horizon d'attente qu'est l'absolu divin. Dante laisse Virgile au seuil du paradis : il ne fait là que suivre la voie que lui avaient tracée les poètes et poéticiens du XII^e siècle.

Jean-Yves Tilliette

Université de Genève